

Le grand Jean-Jacques

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 85

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257026>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le grand Jean-Jacques

On a beaucoup écrit et parlé sur Jean-Jacques Rousseau tout spécialement cet hiver. Certes, Rousseau est un de nos grands écrivains. Des morceaux, choisis dans son œuvre — et fort heureusement son œuvre est telle que ces morceaux s'en détachent sans effort ni dommage — sont parmi les plus belles pages de la langue française et seront lus tant que vivra cette langue. Toutefois ce n'est pas l'écrivain qui a eu un renouveau d'actualité : c'est le penseur, ou, comme on disait au XVIII^e siècle, le philosophe. Or, chacun encore sait cela, Rousseau ne pensait qu'après avoir senti. Et comme sa sensibilité était d'un malade, d'un déséquilibré, c'est, en somme, le génial détraqué, ce que les physiologistes appellent le dégénéré, qui se dégage plus évident de toutes ces études. A ce compte, on peut dire que le pauvre Jean-Jacques vient de passer un mauvais hiver. ¹⁾

C'est M. Jules Lemaître qui a ouvert le feu. Succédant au regretté M. Brunetière dans la chaire des Conférences libres du Boulevard Saint-Germain, à Paris, il avait pris pour sujet de ses causeries Jean-Jacques Rousseau.

Dès le premier jour, le public avait clairement appris à quels points de vue Rousseau serait étudié. Il est « le père de quelques-unes des plus fortes erreurs du XVIII^e et du XIX^e siècle », et ceci sera l'étude objective ; mais comment ces idées lui sont-elles venues, « par quelle fatalité de tempérament ou de circonstances ; à la suite de

1) *L'Apôtre*, n° de juin 1907.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

Fleur-de-Mai

par Adolphe Ribaux

II

On avait appelé de ce nom de « Fleur-de-Mai », dans ce village de la contrée jurassienne, une orpheline qui avait quelque bien et vivait, moitié comme pensionnaire, moitié comme aide pour le ménage, dans une ferme nichée en un repli de la montagne.

Dix-huit ans à peine, et jamais surnom n'avait été mieux appliqué. Des joues et des lèvres roses comme une fleur d'aubépine, des yeux du bleu des scyilles qui à cette saison fleurissaient partout les tranchées

quels souvenirs, de quelles déceptions, de quels regrets, même de quels remords ? » Ceci sera l'étude subjective.

Ceux qui dorénavant voudront connaître Jean-Jacques Rousseau ne se passeront pas du livre de M. Jules Lemaître. Ce livre est tel qu'on pouvait l'attendre de la vigueur et de la finesse intellectuelles du célèbre critique, et aussi de l'expérience sociale que notamment ces dix dernières années lui ont donnée. Dilettante jadis, par qui la vie n'était guère qu'un spectacle, M. Lemaître fut jeté dans la mêlée politique et sociale par l'Affaire Breyfus. On s'en souvient, ainsi que de la célèbre campagne qu'il mena, des étincelantes pages qu'il écrivit ou conférences qu'il fit, toutes marquées au coin du plus pur bon sens français, de ce bon sens qui est le caractère traditionnel de la race française, et qu'obscureissent à plaisir tous les entrepreneurs de « Vérité » de « Justice », de « Progrès », et autres grands mots, dont la sonorité nous étourdit et nous égare. Quand M. Lemaître se retira de la mêlée, il avait touché du doigt les réalités que son regard critique avait aperçues de loin ; il savait à quelles sources empoisonnées s'abreuve notre société moderne. La littérature le reprit, littérature sociale, cette fois, littérature appliquée, comme sont appliquées les mathématiques qui construisent nos chemins de fer et lancent nos projectiles. Reprendre les idées dont notre société vit, dont elle souffre plutôt et meurt ; les suivre dans leurs fructifications, les montrer dans leur fausseté originelle, en leur arrachant le charme dont les ont revêtues ces virtuoses de la séduction littéraire, tel fut désormais son but. Et il arriva tout droit à Jean-Jacques Rousseau, l'in-

venteur de toutes les romances sociologiques, au son desquelles on nous écrase sous une tyrannie reconnue abjecte par ceux là mêmes qui l'exercent, et le plus prodigieux pipeur de mots de langue française et de toute langue humaine.

Inventeur et pipeur inconscient : tout le livre de M. Jules Lemaître établit avec une très grande clarté que Rousseau, contrairement à tous ses confrères en philologie du XVIII^e siècle, n'a pas eu la notion de ce qu'il faut appeler la répercussion sociale des idées qu'il jetait dans la circulation. D'un orgueil incommensurable il recevait comme dus à sa seule personne les succès qu'il eut, les enthousiasmes qu'il fit jaillir, les folies de vie champêtre ou naturelle qu'il suscita ; il ne se doutait pas le moins du monde qu'il faisait dévier toute la vie d'un peuple. Que cet orgueil dégénérât en folie, il fallait s'y attendre, par la naturelle évolution des éléments ataviques d'abord ; puis par le lent empoisonnement des pigures d'amour-propre que lui infligeait tout cet essaim d'auteurs ja'oux et méchants, parmi lesquels il suffit de nommer Grimm et Diderot et surtout Voltaire ; et enfin sous l'action des tares et des infirmités dont il souffrait presque sans relâche et qui, impitoyablement, rappelaient au demi-dieu combien il plongeait dans l'humaine condition.

Au demeurant, par toutes ces parties qui traitent de la personne même de Jean-Jacques Rousseau, le livre de M. Jules Lemaître ne sera précieux qu'à ceux des lecteurs qui trouvent encore intéressante la personne même de Jean-Jacques Rousseau. Combien de pages de ces conférences ne pouvaient être qu'une étude de pathologie tout à la fois mentale et physiologique

ne l'aimait pas encore, mais il aimait à la voir, et chacune de ces rencontres laissait dans son cœur un suggestif souvenir.

Un jour qu'elle herborisait dans un bois, il l'avait aperçue tout à coup, au fond d'un vallon qu'on appelait « la Combe-Profonde », en train de cueillir les premiers mugnets.

Il s'était approché, et au bruit de ses pas elle avait relevé la tête.

Jamais il ne l'avait trouvée aussi jolie ; elle avait la grâce et la fraîcheur des candides grappes laiteuses qui déjà s'épanouissaient par centaines parmi les feuilles lancéolées.

— Bonjour, mademoiselle Fleur-de-Mai ! avait-il dit... Vous aimez le muguet ?

— Bonjour, monsieur Prosper, avait-elle répondu... J'aime toutes les fleurs !

— Moi aussi, et en voici la preuve ! ajouta-t-il en désignant sa boîte d'herboriste.... Permettez que je vous aide.

herbeuses et le bord des ruisseaux, une taille aussi flexible qu'un jeune brin de saule, telle était Line. Elle n'avait pas trop à travailler, et ses petits revenus lui permettaient de se vêtir avec une certaine élégance. Elle ressemblait vraiment à un radieux matin de mai, plein de la poésie du renouveau.

La dernière année de ses études à Besançon, Prosper Vignal était venu, comme de coutume, passer les vacances chez ses parents. Jusqu'alors il n'avait rencontré Line qu'assez rarement, et comme il était très absorbé et aussi très ingénu, il n'y avait pas fait grande attention. Ce printemps-là, la sève fermentait en lui comme dans les arbres, et par hasard ils s'étaient rencontrés plus souvent, dans les rues du village, à la foire annuelle, qui avait lieu à ce moment, au marché voisin, où Prosper accompagnait sa mère. C'était toujours un plaisir pour lui, comme un sourire et un rayon ; il